

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (7 h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (Centigrade). Values range from 72 to 24.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Le Cimetière du Père Lachaise. Souvenir des Cent Jours. Vicaire et Provocant, poème. Les Dernières Fées. Les Bouffes. La Prigie, (suite.) La Mode. Mondaines, chignon. L'Actualité, etc., etc.

LES TRAVAILLEURS

ET LA

Réunion Confédérée

On sait la malheureuse querelle qui divise actuellement la compagnie des chemins de fer urbains en deux partis opposés et occasionne une si regrettable irrégularité dans le service.

Or, nous voici à la veille de la grande réunion confédérée, au succès de laquelle notre population prend un si vif intérêt. Il était à craindre qu'il ne se produisît quelque mésaventure durant ces assemblées auxquelles prendront part des milliers d'étrangers.

Les directeurs de l'œuvre ont fait appel au patriotisme des employés et des hommes de l'union qui y ont répondu avec un empressement qui leur fait honneur.

Toute discussion sera suspendue pendant la durée de la Réunion, et les employés se sont engagés à faire tous leurs efforts pour prévenir les accidents qui pourraient se produire pendant cette période qui sera d'une activité extraordinaire.

Voilà une nouvelle heureuse qui va rassurer nos concitoyens quelque peu inquiets et avaient le droit de l'être.

Les étrangers peuvent nous arriver sans crainte, sans hésitation; ils savent qu'ils seront accueillis et servis avec autant de promptitude que de zèle. Les employés ont fait plus encore: ils ont versé dans la caisse de l'œuvre une certaine somme, en vue d'aider dans la mesure de leurs moyens à payer les frais de la Réunion. Impossible de faire preuve de plus de générosité, de plus de patriotisme.

On avait aussi, depuis quelque temps, exprimé la crainte que, par suite de malentendus déplorable, quelques-uns de nos principaux corps de musique refusassent de servir pendant les fêtes de la Réunion. Il n'en est rien fort heureusement. Nos musiciens qui sont appelés naturellement à mettre partout le bon accord et l'harmonie, ne peuvent pas y semer la discorde et la cacophonie.

De ce côté également, l'attente la plus complète s'est apaisée, et nous pouvons nous proposer autant de corps de musique qu'il nous en faudra pour égayer les loisirs de nos glorieux vétérans.

Les Chefs de Police

NOUVELLE-ORLEANS.

La Nouvelle-Orléans vient de faire une conquête inattendue, mais qui n'est pas à dédaigner; celle du corps le plus redouté du pays et qui lui rend les plus précieux services: l'Association Nationale des Chefs de Police, qui vient de siéger parmi nous.

Il s'en vont maintenant, éuchantés de l'accueil cordial que nous leur avons fait et de l'excellent esprit qu'ils ont pu constater dans notre population.

Le fait est que si l'on compare le chiffre élevé de nos habitants avec le chiffre effectif de notre police, on reste étonné, presque émerveillé de l'ordre et de la paix qui régne parmi nous. Cette situation nous fait le plus grand honneur, ainsi qu'à nos autorités municipales et policières.

Les délégués de l'Association se sont exprimés à ce sujet avec une effusion qu'il leur était impossible de cacher.

La belle humeur que tous les étrangers remarquaient chez nous ne leur a pas échappé et a gagné leurs esprits.

On se représente toujours dans le gros public les agents de la Sûreté, l'air sombre, le visage renfrogné, l'œil soupçonneux et scrutateur, toujours à l'affût d'un méfait à réprimer.

Il n'en est rien. Tous les chefs semblaient d'une humeur gaie. L'un d'eux même a hasardé une plaisanterie qui ne pouvait être que de mise que parmi nous. Il a fait la motion que la prochaine réunion des chefs de police ait lieu à Salt Lake City, en plein pays mormon et que chaque membre en partant laissât son épouse se morfondre seule au foyer.

Cette plaisanterie, passablement gaillarde, a excité une vive hilarité; mais elle prouve que notre gaieté, si communicative, les avait gagnés, eux aussi; que le rire franc et loyal est souvent l'apanage des gens honnêtes et sérieux et qu'au milieu de nous ils pouvaient se permettre le mot plaisant, sans crainte de nous effaroucher.

ASSOCIATION

DES

Sciences Sociales.

MEETING ANNUEL.

A une époque essentiellement économique comme la nôtre, où les relations d'intérêt matériel priment toutes les autres, où des grèves de toutes sortes désolent le monde industriel, il n'est pas étonnant qu'une Association telle que celle des Sciences Sociales de Boston se soit, avant tout, préoccupée des relations du Capital et du Travail, dans la grande convention qu'elle vient de tenir. Le premier discours prononcé a traité, en effet, des relations du Capital et du Travail et des responsabilités qui pèsent sur les deux adversaires en présence, au milieu des troubles dont nous sommes les témoins attristés.

On attribue trop généralement à l'Am ou à l'autre des deux parties, selon la cause que l'on a embrassée, des vertus qu'ils n'ont pas, et des tendances auxquelles ils n'ont guère songé jusqu'ici. Coalisés uniquement dans un but

intéressé, capitalistes et travailleurs ne visent qu'à la satisfaction la plus complète possible de leurs intérêts ou des intérêts de leur classe, sans se demander si leurs exigences ne doivent pas tourner au détriment des intérêts les plus légitimes de leurs adversaires.

Des deux côtés, chacun tire à soi la couverture et prend le plus qu'il peut, voilà tout. Nous ne voyons dans toute cette lutte surgir aucune justice. C'est là qu'est le mal; c'est là aussi qu'il faut appliquer le remède.

Il y a d'abord à détruire un préjugé malheureusement invétéré dans certaines classes. C'est que le capital est un mal et le capitaliste un exploiteur qu'il faut faire disparaître.

Ce préjugé a pu se légitimer dans un passé odieux, mais qui n'est plus admissible en notre siècle. Sa mise en pratique serait la ruine de toute société civilisée.

Le second qui n'est que la contre-partie du premier, consiste à donner aux coalitions de travailleurs le privilège de s'entendre en qualité d'unions, tandis que ces mêmes coalitions sont interdites aux capitalistes en qualité de "Trusts".

Cette erreur est également condamnable; elle conduit aux mêmes abus. Les organisations de travail ont le même mobile et le même but et peuvent conduire aux mêmes excès.

Il n'y a qu'un moyen de résoudre ce difficile problème: c'est de faire appel à la justice, à l'équité.

LA

Deuxième journée

DE

S. M. Edouard VII

A PARIS.

LA REVUE DE VINCENNES.

Paris, 3 mai.

Une matinée admirable et charmante, et que l'hôte des Parisiens n'oubliera pas. On lui avait promis le spectacle de l'armée; il en a eu un autre encore: celui du peuple et des faubourgs en fête.

C'est un peu au delà de l'Hôtel de Ville que cette joliesse vision commence à s'offrir à lui. Le Roi a quitté à neuf heures et demie son hôtel de l'ambassade, où M. Loubet l'était venu prendre suivant le cérémonial de la veille; et la calèche présidentielle, conduite par six chevaux, que montent trois artilleurs, un maréchal des logis faisant fonction de piqueur, s'engage de la rue Royale dans la rue de Rivoli.

Un régiment de cuirassiers escorte les deux chefs d'Etat, en face de qui sont assis le ministre de la guerre et le général Dubois. Des tambours suivent, où ont pris place les officiers et dignitaires de la maison du Roi et de l'Élysée.

De nombreux curieux, malgré l'heure matinale, occupent les trottoirs, et acclament le cortège qui passe. Le Roi semble échanté de toutes ces voix, répond aux saluts de la foule, et signale au Président la jolies décoration des façades dont la toilette est maintenant achevée; celle notamment des magasins du Louvre dont la parure est

sumptueuse et d'un goût charmant. Mais c'est plus loin, à mesure que le cortège se rapproche de la Bastille, que la physionomie de la foule prend son plus pittoresque aspect. Le faubourg est "descendu" comme on disait autrefois; mais pour le bon motif: il est descendu pour venir passer un roi, et l'acclamer. C'est jour de fête; beaucoup de magasins sont fermés; les écoliers et les écolières ont congé, et sur toute la place, le long des trottoirs de la rue de Lyon et de l'avenue de Daumesnil, c'est un grouillement joyeux de têtes, une folle animation, des rires de jeunes filles, des cris d'enfants, un déchaînement de gaieté familière et gaie. Les gardes républicains, troppe parisiens, sont remplacés par leurs collègues suburbains, — les gardamars dont les culottes blanches, les buffleteries éclatantes et les bicorne en bataille encadrent très décorativement les abords du bois.

Les voitures s'y engagent par la porte Picpus, la route des Tribunes, les routes de la Tourneil et de la Ferme, et la dislocation du cortège se produit ici. La suite du Roi et du Président prend le chemin des Tribunes, et la calèche présidentielle seule apparaît au seuil du champ de la revue, dans un concert de coups de canon et d'acclamations.

Il est dix heures et demie. Les tribunes sont bondées; ce rendez-vous matinal n'a même pas effrayé le corps diplomatique, qui est là au grand complet, à côté de la tribune d'honneur, et dont la foule, où les dames sont nombreuses, observe curieusement les uniformes éblouissants. Les attachés militaires d'Allemagne et de Russie sont très regardés; et la légation chinoise, en grande tenue; et aussi la japonaise, habillée à l'européenne; celle-ci possède un chancelier photographique qui vient de tirer de dessous son manteau le petit objectif et, discrètement, le met au point... Mais le coup de canon qu'on vient d'entendre a détourné les curiosités du spectacle des tribunes, et c'est maintenant au côté de la plaine que les yeux de la foule sont tournés.

Le défilé.

Le gouverneur de Paris, en tête d'un brillant état-major, qu'escorte un peloton de dragons, s'est approché de la tribune royale qu'il salue de l'épée, et se porte au galop vers le point d'où il présidera, face à cette tribune, le défilé. La foule répond au salut du gouverneur par un long applaudissement.

Et voici de nouveau la musique. C'est la fanfare du 21<sup>e</sup> régiment colonial qui va faire défilé deux bataillons de ce régiment, et les zouaves. Le général Robert les précède.

Les trompes sont en tenue de campagne: jambières, masette au côté, couverture et gamelle sur le sac. Les zouaves marchent en tête, et la perfection de leur défilé soulève une longue saive de bravos; mais on se fatiguera bientôt d'applaudir, car toute l'infanterie va défilé avec la même légèreté, la même élégance géométrique... Rarement le défilé des troupes a présenté une impression de perfection aussi complète et aussi continue. Il n'y a peut-être pas eu dans ce défilé une erreur, une défaillance à signaler.

Les "marsouins" sont passés, et c'est maintenant la division d'infanterie commandée par le général Barnes qui paraît. Les musiques de la division sont

groupées en un seul orchestre dont les cuivres et les sifflets répandent sur la plaine l'air entraînant de "Sambre et Meuse". Acclamations.

Un escadron du 46 hussards suit l'état-major du général; puis, précédé d'une compagnie de sapeurs de ligne, débile les six bataillons de chasseurs, à six compagnies.

Les deux brigades d'infanterie de ligne viennent ensuite et s'avancent de la même allure légère, les têtes tournées vers la tribune d'honneur que les officiers montés saluent de l'épée, tandis que le drapeau s'incline. Au passage de chaque drapeau, le Roi et le Président saluent, et dans toutes les tribunes les braves saluent, les chapeaux se soulevaient.

Le général de Lestapis marche en tête de la 1<sup>re</sup> brigade, le général de Saucy commande la seconde. Douze bataillons des 28<sup>e</sup>, 31<sup>e</sup>, 46<sup>e</sup>, 81<sup>e</sup>, 89<sup>e</sup>, 102<sup>e</sup>, 103<sup>e</sup>, et 104<sup>e</sup>, de ligne composent l'effectif de cette brillante division.

Il est près de onze heures quand l'infanterie a fini de défilé. A droite, au fond de la plaine, on aperçoit les masses de la cavalerie immobile. Les groupes de batteries montées de la 1<sup>re</sup> brigade s'en détachent les premiers, et passent au trot, dans un grondement sourd de lourdes chasses secouées. Ils défilent en colonnes serrées, les sautoirs en avant, par batteries de quatre pièces en bataille; ce sont des pièces de type nouveau, le plus redoutable, — à tir rapide et à frein. Ceux qui savent cela applaudissent furieusement; ceux qui ignorent applaudissent aussi, parce que les petits canons gris leur semblent d'un joli ton, et que la vue d'une artillerie bien alignée fait toujours plaisir.

La cavalerie ferme la marche. Voici la-bas sa lourde masse qui s'ébranle, et scintille, et s'éclaire sur la plaine nue, entraînée par la musique aigüe de ses fanfares, au grand trot.

Le général Valentin de La Tour passe en tête de sa division dont la 1<sup>re</sup> brigade (23<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> dragons) est commandée par le colonel Sordat; la seconde (1<sup>re</sup> et 13<sup>e</sup> cuirassiers), par le général de Luxer; la troisième (11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> cuirassiers), par le général Menezet. Les dragons portent la lance à flamme rouge et blanche; les cuirassiers étincellent au soleil du matin; un passage de chaque régiment, le cortège étendu est soulevé au-dessus des têtes, abaissé en signe de salut, et ramené dans le rang; et tout ce défilé encore est une joie pour les yeux. Le passage des batteries à cheval de la division le termine.

Il est onze heures et quart. Le gouverneur et son état-major sont venus se placer sous la tribune d'honneur, et font face aux six régiments qui ont gagné le fond de la plaine et vont charger. On n'entend aucun commandement, et soudain cette masse se précipite, en un galop vertigineux, où resplendissent péle-mêle les flammes des lances, les cuirassiers, les casques et les sabres. A trente mètres des tribunes, la cavalerie, comme mécaniquement, s'est arrêtée. Le Roi, visiblement ému par ce spectacle qu'il n'attendait point, salue longuement l'armée, et se tourne vers le Président qu'il félicite, lui serre la main.

C'est lui. La foule des invités s'empresse vers la prairie que couvrent les voitures et les automobiles, et l'on se disperse vers Paris, tandis que la calèche présidentielle et son escorte se dirigent, à une allure rapide, par la route de la Pyramide et l'es-

planade du château, vers l'Hôtel de Ville. Pendant ce temps, l'infanterie prend autour du champ de la revue un repos qu'elle a bien gagné; et sur la lisière du bois les piétons s'assemblent autour des feux où les petits soldats, joyeux, font chauffer le café, l'acquiescent après le tableau d'histoire.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Beaucoup de monde hier au West End. On y a chaleureusement applaudi un solo de cornet à piston par le directeur, M. Veazy, qui est un cornetiste distingué.

Plusieurs amateurs se sont fait entendre, à la grande joie du public qui les a accueillis chaleureusement.

Nous citerons entr'autres M. Louis Luminas, qui possède une jolie voix de baryton qu'il manie fort habilement.

PARC ATHLETIQUE.

Semaine bien remplie que celle où nous nous trouvons, laquelle, après avoir commencé par "Said Pasha", se termine glorieusement par "Fra Diavolo", le chef d'œuvre inimitable d'un des plus célèbres compositeurs des temps modernes, Auber.

Inutile de faire ressortir les beautés de Fra Diavolo. Tous les amateurs connaissent par cœur cette incomparable partition.

Après demain, dimanche, première d'Olivette, autre chef d'œuvre d'Audran, l'auteur de l'immortelle Mascotte.

Nous reviendrons demain sur ce charmant sujet.

DEPECHE

Télégraphiques

Tragédie dans une hôtellerie.

El Paso, Texas, 15 mai.—George M. Peterson et Mme E. J. Fairchild ont été tués ce matin dans la maison Ramona.

L'hôtelier réveillé par des coups frappés à sa porte, a trouvé Peterson dans le hall qui lui a dit qu'il avait été blessé par Mme Fairchild qui avait aussi déchargé son arme contre elle-même.

Le propriétaire est allé chercher du secours, et pendant son absence trois autres détonations ont retenti.

Quand il est revenu l'homme et la femme étaient morts. La femme était étendue sur le lit dans une mare de sang. Le mari de Mme Fairchild est un commis voyageur.

La cause de la tragédie n'est pas connue. Tout indique que les coups de feu ont été tirés par Peterson. Son père est un riche marchand commissionnaire à Amherst, Wis. Mme Fairchild était enregistrée de Denver.

Dernières nouvelles.

New York, 15 mai.—Il a été déclaré au bureau de M. Harriman aujourd'hui que le président était bien portait et que c'est sa fille, qui est sur le train avec lui, qui est malade.

Empoisonnement accidentel d'Emma Calvé.

L'artiste sauvée.

Paris, France, 15 mai.—"Le Petit Journal" dit ce matin qu'Emma Calvé, qui chante actuellement dans la damnation de Faust, s'est accidentellement empoisonnée hier soir en prenant une dose excessive d'aconite comme préventif contre la grippe.

De prompts secours lui ont sauvé la vie, mais elle n'a pu paraître à la représentation.

Mme Calvé est complètement rétablie. Ses médecins recommandent du repos, mais croient qu'elle pourra chanter dimanche.

Aucune annonce n'a été faite de la rupture de l'engagement de Mme Calvé avec M. Jules Bois, le journaliste bien connu, et il n'en est fait mention dans aucun journal, mais le bruit en a couru et a été l'objet de quelques commentaires dans les cercles théâtraux.

Proposition de visite du roi

Edouard aux Etats-Unis.

Londres, 15 mai.—La "Revue des Revues", de W. E. T. Stead, propose que le roi Edouard tienne avec nous les précédents et visite les Etats-Unis en 1904.

M. Stead estime que l'exposition de St Louis fournirait un excellent prétexte s'il en était besoin.

La "Revue des Revues" ajoute: "Si le roi Edouard ne prend pas l'initiative il pourra se trouver devancé par le Kaiser, ou si invraisemblable que cela paraisse, par le Tsar".

Inquiétude parmi les exportateurs allemands.

Berlin, Allemagne, 15 mai.—La publication dans toute l'Allemagne d'un rapport établissant que le budget de l'agriculture voté à la dernière session du congrès américain contenait une clause autorisant l'exclusion des aliments et des liquides falsifiés, a effrayé les exportateurs allemands, spécialement les exportateurs de bière, de saucisses et de vins, qui croient que les Etats-Unis ont tout au moins l'intention d'user de représailles contre les mesures prises pour la viande et autres aliments en Allemagne.

Un condamné qui s'empoisonne.

Lexington, Ky., 15 mai.—William McCarty, qui devait être pendu à 8 heures ce matin pour expier le meurtre de sa femme, a pris de la morphine dans la nuit et il se meurt. Le surveillant, Alexander McKeever, qui est resté assis à trois pieds de McCarty toute la nuit ne peut pas s'expliquer comment ou quand il a pris la drogue.

A 1 heure McCarty, très agité, s'est retourné sur son lit. Le geôlier Robert Wallace se trouvait dans la cellule à ce moment.

McCarty a demandé du whiskey mais au lieu de cela Wallace lui a apporté du café. Il a bu le café et a été pris de convulsions violentes.

Les médecins ont déclaré qu'il ne vivrait pas plus d'une heure. McCarty a expiré à 8 h. 15.

Feuilleton

DE

L'Abéille de la N. O.

No. 72 Commencé le 19 Janvier 1903

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

TROISIEME PARTIE

VII

DOULEURS ET JOIES.

Suite.

D'autre part, cependant, elle ne voulait pas oublier qu'elle devait à son José d'avoir retrouvé celui qu'elle persistait à nom-

mer son neveu.

Bientôt, peut-être, elle allait acquiescer la tendre et si douce certitude que le jeune homme était son fils.

Elle se proposait à ce sujet de rendre visite très prochainement à M. Ledroit, son notaire.

Dès lors, la reconnaissance lui créait le devoir de venir en aide à l'Américain, cause initiale de son bonheur.

Monsieur de Mendoza, dit-elle en relevant la tête, je ne refuse pas en principe de vous aider dans les circonstances difficiles que vous traversez.

Je ne suis pas ingrate, et je ne veux pas oublier les joies que je vous dois.

—Oh! madame! protesta d'un geste noble et détaché l'Américain, se sentant déjà plus rassuré sur l'issue de sa demande.

—Si, si je vous dois beaucoup. Cependant, je ne puis m'engager d'une façon ferme, avant d'avoir vu mon notaire.

Lui seul pourra me dire si j'ai des fonds disponibles en ce moment, et combien.

Il s'occupait justement à cette heure d'établir un relevé très exact de sa fortune, afin d'arriver à la liquidation des comptes du défunt marquis, en faveur de mon neveu. Veuillez patienter pendant trois ou quatre jours.

Je vous promets alors de vous tirer d'embarras, si la chose est possible.

Dès que j'aurai la réponse de mon notaire, je vous aviserais par un petit billet.

—Oh! madame, vous êtes aussi bonne, aussi obligeante que belle, s'écria de Mendoza, en affectant un ton pénétré.

En achevant, il se leva, le visage rayonnant, ses prunelles marron clair luisant d'une flamme de triomphe.

Cela, c'était sincère. Et, s'inclinant profondément, il prit congé.

Il marchait plus crânement maintenant, relevant la tête en homme qui, après un désespoir sans issue, voit poindre tout à coup le salut assuré.

Il se rendait aussitôt, par le chemin le plus direct, dans ses bureaux de la rue Laflotte, et fit appeler dans son cabinet son caissier principal.

Son objectif unique allait être d'établir le bilan des dernières ressources, lui permettant de patienter quatre ou cinq jours.

Avec quelle anxiété secrète il allait attendre la dépêche de la marquise!

Or, tandis que le misérable comte de Berac, ainsi réduit aux abois, se reprenait à espérer pourtant un sauvetage, grâce à la marquise de Sommeuse, M. Ledroit accompagné de Paul Daroc, de Charles Barru et de Chopart arrivait rue de Lille.

Profondément surpris de voir son notaire en si nombreuse compagnie, la marquise voulut l'interroger tout de suite.

—De grâce, chère madame, ayez un peu de patience, dit M. Ledroit.

Permettez-moi, avant toute chose, de vous prier instamment de prendre certaines précautions nécessaires.

—Des précautions! —Oui; nous avons à traiter plusieurs questions très importantes; il est indispensable que nous ne soyons ni entendus ni dérangés.

—Bien, répliqua docilement Hélène de Sommeuse, pour tant très intriguée par ce début mystérieux.

Puis elle soupira.

La femme de chambre parut tout de suite, comme si elle avait attendu ce coup de sonnette.

Berthe, dit Mme de Sommeuse, tu vas prévenir les domestiques et la concierge de l'hôtel que je n'y suis pour personne.

Ensuite, tu reviendras te mettre en faction dans la galerie, de façon que nul ne puisse s'approcher du salon où nous sommes.

—Oui, madame.

Et la femme de chambre se retira. Derrière elle, la marquise poussa le verrou intérieur de la porte du salon.

Il y eut alors un instant de silence recueilli, presque solennel.

Enfin le notaire commença lentement:

—Tout d'abord, madame, laissez-moi vous présenter ceux de ces messieurs que peut être vous ne connaissez pas.

Et, d'un geste, le notaire désignait en même temps ses compagnons.

—M. Charles Barru, chimiste, l'un de M. Paul Daroc, M. Chopart, le cousin de votre ancien matelot Victor Ledat; il est amené par M. Barru.

Ces messieurs ont beaucoup connu et même fréquenté, jadis, don José de Mendoza; ils vous expliqueront eux-mêmes en quelques circonstances.

—S'agit-il donc de M. de Mendoza? demanda Hélène de Sommeuse, de plus en plus intriguée.

—Incidemment, oui.

Le sujet principal de l'entretien que nous allons avoir est ce monsieur Pierre, devenu peu recueilli chez vous.

Il importe de vous éclairer sur sa véritable personnalité.

A ces mots, la marquise tressaillit intérieurement; son cœur commença de battre plus vite.

Elle comprit que l'heure était grave. Sans doute, son bonheur présent, ses espoirs les plus chers allaient être remis en jeu.

—Vos paroles me font presque peur, mon cher maître, dit-elle, la voix tremblante.

—Evidemment, madame, il faut vous préparer à entendre des choses très pénibles.

Paul Daroc prit alors la parole à son tour.

—Peut-être aurons-nous cependant, madame et chère protectrice, une consolation inespérée à vous offrir; nous serons à la fois les artisans de vos premières souffrances et les révéléurs de vos joies.

—Parlez donc sans crainte, répliqua Mme de Sommeuse, je serai forte.

—Eh bien, madame, reprit le notaire, je dois avant tout vous faire connaître les résultats d'une enquête que je suis allé faire personnellement, à Marseille, ces jours derniers.

Je connaissais la présence, en votre hôtel, de celui qui vous a été présenté par M. de Mendoza. Je savais en outre que, bientôt, vous alliez me requérir de mettre ce jeune homme en possession de l'héritage du pauvre Pierre de Sommeuse, votre fils disparu.

Or, j'ai désiré m'enfoncer d'abord de certaines garanties; je voulais être à même de vous répondre en toute certitude au jour prochain de votre visite.

Mon devoir d'officier ministériel, gérant de vos intérêts et de ceux de l'héritier du défunt marquis, m'aurait à me guider en ces circonstances.

On m'avait répété le récit, fantaisiste, qui vous avait été fait au débat par le jeune homme recueilli chez vous, avec trop de confiance, peut-être.

Les pêcheurs de la rue Saint-

Laurent, par qui, soi-disant, il avait été élevé, n'ont jamais été connus des plus vieux habitants de ce quartier.

—C'est impossible, s'écria la marquise